

**PROGRAMME
SPORT ET RELATIONS
INTERNATIONALES**

**FOOTBALL FÉMININ :
« PLUS DE MIXITÉ FAVORISERA
PLUS D'ÉGALITÉ »**

**Entretien avec Camille ABILY /
FOOTBALLEUSE INTERNATIONALE**

AVRIL 2019

OBSERVATOIRE GÉOSTRATÉGIQUE DU SPORT



IRIS : Quel regard portez-vous aujourd'hui sur le développement de la place des femmes dans le football (joueuses, arbitres, supportrices et dirigeantes) ?

CAMILLE ABILY : Le développement est assez impressionnant. Depuis une dizaine d'années, on a vraiment senti une évolution. La Coupe du monde 2011 a été, pour moi, le tournant, notamment avec la demi-finale de l'équipe de France. Le fait que ce résultat ait eu lieu juste après la catastrophe France 2010 des garçons à Knysna semble avoir accentué ce tournant. C'est le moment où la Fédération a commencé à véritablement vouloir communiquer sur l'équipe de France féminine. À partir du moment où l'on communique sur cette équipe phare, cela entraîne forcément une dynamique : on observe une hausse des licenciées, ce qui joue également sur l'augmentation du nombre d'entraîneuses et des dirigeantes. De plus, des femmes ont été nommées à de nombreux postes à responsabilité au sein de la Fédération française de football.

IRIS : Vous l'expliquez à la fois par les performances de l'Équipe de France féminine, la non-performance de l'équipe de France masculine, mais aussi peut-être par une maturité des institutions ? Christine Menesson n'hésitait pas à décrire la fédération au tournant des années 1990 comme rétrograde, ne donnant pas du tout les moyens à la fois aux joueuses et aux dirigeantes de s'épanouir alors même qu'il y avait des tentatives, notamment en interne, pour faire bouger les choses.

CAMILLE ABILY : Je pense que cela dépend vraiment des dirigeants. Ce sont eux qui décident. À l'Olympique lyonnais, Jean-Michel Aulas, qui avait commencé à voir l'évolution du foot féminin, a contribué depuis un moment à son développement. À l'échelle nationale, quand Noël Le Graët a pris la présidence, les choses ont commencé à vraiment changer et évoluer. Pour moi, il a un peu révolutionné la pratique féminine. Avant, les conditions n'étaient pas vraiment optimales. Ayant débuté ma carrière au début des années 2000, aussi bien Jean-Pierre Escalettes ou Fernand Duchaussoy ne connaissaient pas les joueuses. En conséquence, le fait qu'un président de fédération nous connaisse, nous suive, cela a véritablement constitué un tournant. Oui, il y avait un peu de considération avant l'arrivée de Noël Le Graët, mais c'est à son arrivée que les choses ont vraiment pris de l'ampleur à la fédération et au sein des instances. À partir du moment où le président décide quelque chose, le reste suit en fait.

IRIS : Quel regard portez-vous sur la médiatisation du football féminin ?

CAMILLE ABILY : Elle est en croissance en effet. Si l'on compare le football et les autres sports, je pense que le football ne peut pas se plaindre, puisqu'il est passé devant. Cela s'illustre par exemple par le fait que désormais les matches de première division sont télévisés, que l'on peut regarder tous les week-ends une affiche du Championnat de France ou regarder un multiplexe. C'était inenvisageable il y a encore quelques années ; pourtant, c'est devenu une réalité aujourd'hui. Pour moi, la Coupe du monde 2019 peut être un tournant en fonction de la réussite ou non de l'évènement et du parcours de l'Équipe de France. J'espère que ce n'est que le début et que cela va continuer à grandir.

IRIS : La médiatisation est un élément clé non seulement dans le développement de la pratique, mais également de la considération des sportives et de leurs compétences. Pour vous, que faudrait-il faire pour essayer d'améliorer cela ?

CAMILLE ABILY : Selon moi, il n'y a qu'une seule chose à faire : performer sur le terrain. À partir du moment où il y a une équipe performante obtenant des résultats, en club ou en équipe nationale, l'attraction devient plus forte. Par exemple, à l'Olympique lyonnais, l'équipe est cinq fois championne d'Europe. Au fur et à mesure des résultats, il y a eu de plus en plus de partenaires, de plus en plus de sponsors donc forcément plus d'argent. L'équipe peut ainsi avoir les moyens pour se développer, se perfectionner et attirer des joueuses performantes et reconnues. Ces performances ont évidemment également une influence sur l'affluence au stade. C'est donc un cercle vertueux qu'il faut savoir amorcer.

Évidemment, dans le cas contraire, en l'absence de résultats, il y a un risque que l'intérêt retombe. On a pu en faire l'expérience avec l'équipe de France lors de son élimination en quart de finale de l'Euro 2013. L'équipe était très attendue après sa demi-finale en 2011 et l'on espérait un titre. Or, à la suite à cette élimination, on a senti un essoufflement.

Autrement dit, il faut que les équipes phares, notamment l'équipe de France, aient des résultats pour que le football féminin continue à se développer. C'est également d'actualité dans la société de parler d'égalité homme/femme. Signe qui ne trompe pas, nous observons de plus en plus de clubs qui commencent à créer des sections féminines. Pour revenir à la Coupe du monde de cet été, si l'équipe de France ne fait pas un très bon résultat, le développement du football féminin va tout de même se poursuivre, mais sans doute moins rapidement que si elle décroche un premier titre mondial par exemple.

IRIS : Pour vous, un seuil a été franchi ou une mauvaise performance de l'équipe de France par exemple pourrait entraîner un retour en arrière ou une stagnation ?

CAMILLE ABILY : Il est possible que cela entraîne une stagnation, mais, pour moi, un retour en arrière n'est pas possible, notamment parce que les diffuseurs et les partenaires se sont engagés sur le long terme. Une stagnation est envisageable, car il y aura peut-être moins de partenaires et des investissements réduits. Si l'équipe de France est performante à la Coupe du monde et montre une belle image, cela va attirer beaucoup de partenaires qui voudront s'associer au football féminin à l'échelle locale comme nationale. Cela pourrait permettre de lancer un nouvel élan. Dans le cas contraire, si l'image que l'équipe de France montre est moins bonne, les partenaires seront moins enclins à s'investir dans le football féminin. Cela sera exactement la même logique pour les spectateurs. Si ces derniers voient du beau spectacle lors de la Coupe du Monde, cela va rejaillir sur le championnat, car ils voudront assister à des matches, en espérant voir des joueuses ayant participé à la Coupe du monde.

IRIS : Au mois de mars, pour le match Atletico Madrid-FC Barcelone le Wanda Metropolitano a battu un record d'affluence, réunissant 60 739 personnes. Comment l'analysez-vous ?

CAMILLY ABILY : Cela reste assez exceptionnel puisqu'on le voit au quotidien à l'OL, où l'équipe a des difficultés à remplir le Groupama Stadium même avec une grosse communication. Lors du quart de finale aller contre Wolfsburg, qui était l'affiche de la finale de l'édition passée, 17 840 personnes étaient présentes. Ce qui est très bien, mais effectivement, bien loin de ce que l'on a vu à Madrid il y a quelques semaines. Quand on connaît l'histoire de la pratique féminine en Espagne et le retard qu'ils avaient il y a encore quelques années, le résultat obtenu est tout de même fantastique. Ce qui est génial, c'est que là-bas on se rend compte que quel que soit le club lorsque les gens sont supporters, ils sont fans de toutes les équipes que ce soit les filles ou les garçons.

IRIS : Lors des différents entretiens menés dans le cadre de l'étude UNESCO/UNFP/IRIS, nombreux ont été ceux et celles qui ont relevé des freins dans la pratique, est-ce que vous en avez connu au début ou durant votre carrière ?

CAMILLE ABILY : Je pense que j'ai eu de la chance tout au long de ma carrière. J'ai joué durant 8 ans avec les garçons, j'aimais bien et j'étais intégrée. Puis, j'ai rapidement intégré le centre de formation de Clairefontaine où les installations étaient idéales. Les clubs dans lesquels j'ai joué étaient pratiquement déjà en première division donc cette fois encore, les infrastructures étaient plutôt correctes. Il est vrai que parfois j'entends certaines filles parler du manque d'infrastructures et de terrains, mais j'aurais tendance à penser que c'est plutôt au niveau des équipes de district.

Au-delà des freins matériels, j'ai pu ressentir des réticences, des moqueries, notamment en jouant avec les garçons où les réflexions étaient régulières : « on va gagner parce qu'il y a une fille en face ». Plus révélateur encore, alors même que j'étais à l'université en STAPS, les gens étaient surpris que je joue. Ils évoluaient dans un environnement sportif, mais étaient parfaitement ignorant de la pratique féminine. C'était surprenant, mais aujourd'hui, ça l'est beaucoup moins d'autant plus dans la région lyonnaise du fait du rayonnement de l'équipe de l'OL. Un exemple qui peut paraître anecdotique, mais qui est pourtant révélateur : j'étais jury aux Lions du sport au mois de février 2019 où s'affrontaient plusieurs sportifs pour le titre du sportif lyonnais de l'année. Parmi les nominés, il y avait notamment Nabil Fekir, mais pourtant, le vote du public lyonnais s'est tourné vers Amel Majri, championne d'Europe avec l'OL. Un tel vote n'aurait jamais pu être envisageable, ne serait-ce qu'il y a quelques années.

IRIS : Vous avez également évolué à l'étranger pendant 2 saisons aux États-Unis. Quel regard portez-vous sur la pratique féminine du football pratiqué là-bas ? Comment pourrait-on potentiellement s'en inspirer ?

CAMILLE ABILY : Aux États-Unis, le football est davantage un sport « de filles ». Historiquement, les garçons sont davantage tournés vers le football américain ou le hockey. En conséquence et dans leur mentalité, c'est normal qu'une fille fasse du football, au même titre que d'autres disciplines. Lorsque je suis arrivé en 2009 en sortant de l'université, j'ai été un peu surprise, car quand j'expliquais que j'étais footballeuse professionnelle, c'était logique. En France, c'est plutôt l'inverse.

L'éducation est évidemment importante, mais je pense que les résultats sont un atout majeur avant tout. Par exemple, les États-Unis remportent leur titre en 1999 et une demi-finale en 2003 en étant le pays hôte. Si demain, l'équipe de France remporte un titre dans un stade plein, à domicile, la pratique féminine et plus largement la présence de femmes dans l'écosystème du football serait logique.

C'est de plus en plus le cas même si on est loin des stars américaines. Je pense notamment à Alex Morgan qui est l'idole de beaucoup de jeunes filles. En France, je pense que cela commence à venir avec certaines joueuses de l'équipe de France, notamment. Mais cela passera aussi par un titre mondial pour que les petites filles puissent s'identifier aux joueuses de l'équipe de France.

IRIS : Nous sommes dans une période charnière au niveau économique du foot féminin. Comment envisagez-vous ce développement ?

CAMILLE ABILY : Pour moi, calquer le modèle économique sur celui des hommes n'est pas la bonne solution, notamment parce que ce modèle n'est pas le bon même pour eux. Il faut que la pratique féminine garde son identité et donc trouve un modèle qui lui est propre. Si les gens apprécient le football féminin, c'est aussi parce que les filles restent dans la « normalité » et le fait d'avoir des salaires raisonnables permet aux gens d'en encore plus pouvoir s'identifier. J'ai peur qu'il y ait de grosses sommes d'argent, de transferts, même si ça n'arrivera jamais à la hauteur de ce qui se fait chez les garçons. Et heureusement. Il y a tout à construire et c'est précisément cela qui est intéressant : voir quel chemin ce développement prend.

IRIS : Quelles sont les prochaines étapes vraiment importantes pour continuer sur cette dynamique ?

CAMILLE ABILY : Je pense qu'il est important de s'attarder sur la mixité dans les staffs, notamment. À l'heure actuelle, beaucoup d'hommes coachent les femmes. Il faut non seulement plus de femmes dans les staffs des filles, mais également des garçons. Nous avons eu l'exemple de Corinne Diacre à Clermont-Ferrand chez les hommes où ça s'est bien passé pendant 3 saisons. Pour moi, plus de mixité favorisera plus d'égalité. ■

OBSERVATOIRE GÉOSTRATÉGIQUE DU SPORT

FOOTBALL FÉMININ : « PLUS DE MIXITÉ FAVORISERA PLUS D'ÉGALITÉ »

Entretien avec Camille ABILY/

FOOTBALLEUSE INTERNATIONALE

AVRIL 2019

Un observatoire du

PROGRAMME SPORT ET RELATIONS INTERNATIONALES

Sous la direction de Carole GOMEZ, chercheuse à l'IRIS (gomez@iris-france.org)
et Pim VERSCHUUREN, chercheur associé à l'IRIS (verschuuren@iris-france.org)

© IRIS

Tous droits réservés

INSTITUT DE RELATIONS INTERNATIONALES ET STRATÉGIQUES

2 bis rue Mercoeur

75011 PARIS / France

T. + 33 (0) 1 53 27 60 60

contact@iris-france.org

@InstitutIRIS

www.iris-france.org